Peter Komak se fait écraser comme une crêpe

Voici l'histoire de Blue. Voici comment elle a brisé le cœur de son père. Comment elle a plongé au fond d'un lac avant de s'envoler, alors qu'elle n'a pas d'ailes. Comment elle a conquis une île et perdu sa meilleure amie. Comment elle a changé le monde. Mais, surtout, voici comment Blue a rencontré Luka. Et ce qui est arrivé ensuite.

Pourtant, lorsque M. Peter s'était levé à cinq heures pour aller à la pêche, ce matin-là (on était au début du mois de juillet), il était loin de se douter qu'il se passerait tout ça. Et, accessoirement, qu'il lui restait moins de trois heures à vivre.

Oh, M. Peter connaissait Blue, bien sûr. Il savait qu'elle avait douze ans et que c'était la fille de Tom, le garagiste, et de Luisa, l'infirmière. Ces deux-là avaient divorcé (ça aussi, il le savait). Elle dormait une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre. En se creusant un peu les méninges, il aurait pu vous dire si elle était avec son père ou sa mère, car son magasin se trouvait pile au croisement avec la grande route qui menait au collège. Quand Blue venait de la droite, c'était qu'elle avait dormi chez Tom, et, de la gauche, chez Luisa.

M. Peter avait noté ces détails au fur et à mesure, sans s'en

apercevoir. C'est fréquent quand on habite un petit village de montagne, à deux heures de route de tout, avec une enfilade de tunnels à traverser.

Alors croyez-moi : ce matin de juillet, M. Peter ne pensait pas à Blue et il n'aurait jamais imaginé qu'il allait mourir. Il ne songeait qu'à son bateau et aux truites qu'il espérait attraper et mettre à griller, dans son jardin, sur le barbecue en pierre qu'il venait de construire derrière sa cabane à outils.

En réalité, M. Peter a quitté cette terre avant même de pouvoir l'étrenner. Lorsque sa maison a été vidée puis vendue, le nouveau propriétaire a abattu le barbecue pour agrandir la cabane et en faire un garage.

– Bon sang de bonsoir.

M. Peter ne parlait pas du sort funeste qui attendait son barbecue, cela va de soi, mais du poids de son matériel. Entre le panier à poissons, le grand sac de rangement et celui, plus petit, qui contenait la grande boîte à hameçons, à plombs, à appâts et à flotteurs, il y en avait pour au moins dix kilos. Sans parler des quatre cannes télescopiques.

C'était vraiment le fin du fin, ce qu'on trouvait de mieux sur le marché. Il faut dire que M. Peter aimait parer à toute éventualité. Et qu'il vendait lui-même des articles de chasse et de pêche.

Dans une petite poche de son gilet qui en comptait une bonne douzaine, on trouvait un couteau suisse avec quarante-neuf fonctions, il faisait même loupe et vilebrequin ! Dans une autre, il avait une pompe à venin, toujours pratique en cas de piqûre de guêpe ou de morsure d'araignée, voire de serpent. Il ne partait jamais sans un kit d'urgence avec cinq fusées de

détresse et le pistolet pour les lancer, deux fumigènes, deux fusées à parachute et une corne de brume. Bref, l'équipement idéal pour un yacht prêt à affronter l'océan, alors qu'il sortait sur le lac avec un bateau d'à peine trois mètres. Cela étant, on n'est jamais trop prudent.

Sans cesser de rouspéter et de jurer, il attrapa toutes ses affaires, referma le coffre de son vieux 4 x 4, puis descendit vers les quais du petit port de plaisance. Il se garait beaucoup plus près d'habitude, mais ce jour-là une Mercedes flambant neuve occupait sa place de parking attitrée !

N'ayant jamais vu cette voiture, M. Peter en conclut que son propriétaire n'était pas d'ici (ils n'avaient qu'à rôtir en enfer, lui et son tank). Il rejoignit le portillon du quai et dut poser son matériel pour retrouver la clé au fond d'une de ses nombreuses poches. Après quoi, afin de gagner du temps, il laissa son barda sur place et se rendit au hangar où était remisé son bateau. Il le sortit et le mit à l'eau avant de l'amarrer. Il revint alors sur ses pas pour faire le plein d'essence. C'est à ce moment seulement qu'il récupéra son équipement pour le charger à bord.

Toute cette opération lui prit un peu plus d'une demi-heure.

M. Peter aurait pu se faciliter la vie en laissant son bateau à quai. Le lac était calme été comme hiver, et à la belle saison il sortait pêcher tous les jours. Mais il n'avait pas confiance. Tout peut arriver. Et prendre des risques, très peu pour lui.

En revanche, il n'était pas pressé, loin de là. À cinquante-quatre ans, il ne s'était jamais marié, il n'avait ni enfants, ni neveux, ni parents proches, hormis une sœur qui vivait en bas, dans la vallée. Presque sur une autre planète.

M. Peter était-il un solitaire ? Plutôt, oui. C'était un homme

en paix avec lui-même, qui n'avait pas besoin des autres. Et, à ce compte-là, les autres n'avaient pas besoin de lui. La seule chose qu'il regrettait, certaines fois, c'était de ne pas avoir eu d'enfant. Il l'aurait appelé Anton. Il serait sorti pêcher en sa compagnie, un matin comme celui-là, et lui aurait appris à conduire le bateau, à comprendre les lois éternelles de la nature. Quand le sommet des Deux Crocs était enveloppé par cette brume légère, par exemple, c'était le signe qu'il allait faire chaud, très chaud, même.

Autrefois, c'était différent. Le père de M. Peter (qui avait ouvert le magasin d'articles de chasse et de pêche) parlait souvent de l'époque où la centrale électrique n'existait pas. En ce temps-là, les Deux Crocs n'étaient pas reliés par la coulée de béton du barrage. On aurait vraiment dit deux grosses dents, avec le Pas de l'Ours au milieu. La rivière se jetait dans le lac en contrebas avec un bruit d'enfer. Et comme le vent soufflait toujours très fort dans les gorges, entre les deux montagnes, le brouillard n'avait pas le temps de se former.

Et puis le barrage avait vu le jour et le climat avait changé. C'est ce que M. Peter aurait expliqué à son fils Anton. L'homme commet parfois des erreurs. Quand on construit en dépit du bon sens, il faut assumer jusqu'au bout.

Il était désormais sept heures, M. Peter venait de quitter le ponton. Il resta volontairement loin du barrage, la proue de son bateau tournée de l'autre côté. Il préférait mettre le cap vers le large et contourner la longue passerelle en bois qui reliait la terre ferme à l'île du Géant, où se trouvait le camping abandonné.

Après avoir décrit un grand virage en diagonale, il fila au nord-est. À cet endroit, une falaise pratiquement à pic servait

de trait d'union entre la montagne et le lac. Et à une trentaine de mètres du sol, au-dessus de la paroi, on voyait se dresser un imposant éperon rocheux qui dessinait une ombre sur l'eau verte, aussi pointue qu'un aileron de requin. Tout le monde l'appelait la Main de Pierre.

C'était juste en dessous qu'il pêcherait les meilleures truites, grâce à cette ombre qui gardait l'eau bien fraîche. Mais les poissons étaient peut-être attirés par quelque chose au fond du lac, allez savoir. Il coupa le moteur et profita de la force d'inertie pour s'immobiliser sous la roche. Impeccable. Il ouvrit ses sacs puis installa ses cannes.

Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé ensuite.

Peut-être que M. Peter a fait un malaise. Que le malheureux a attrapé son pistolet de détresse qui ne le quittait jamais (il avait beau être prévoyant, il n'avait pas de portable car la technologie lui donnait des boutons). Et que, après l'avoir armé, il a tiré vers le ciel. Malheureusement, la fusée a frappé la Main de Pierre, qui a tremblé avec un grondement de bête féroce. Et puis l'éperon rocheux s'est détaché. Il a glissé le long du flanc de la montagne et plongé dans le lac en entraînant le bateau.

Mais c'est peut-être la roche qui a d'abord tremblé, à la suite d'une secousse sismique, par exemple. M. Peter a compris qu'il était trop tard pour l'éviter. Avec beaucoup de sang-froid, et par esprit de sacrifice, il a essayé de lancer une fusée de détresse, pour prévenir les gens du village. Au bout du compte, c'est cette seconde hypothèse qu'ont retenue les autorités.

Pour le reste, on sait que les trois choses suivantes se sont produites, et pas forcément dans cet ordre. La première : la Main de Pierre s'est décrochée de la paroi rocheuse à laquelle elle